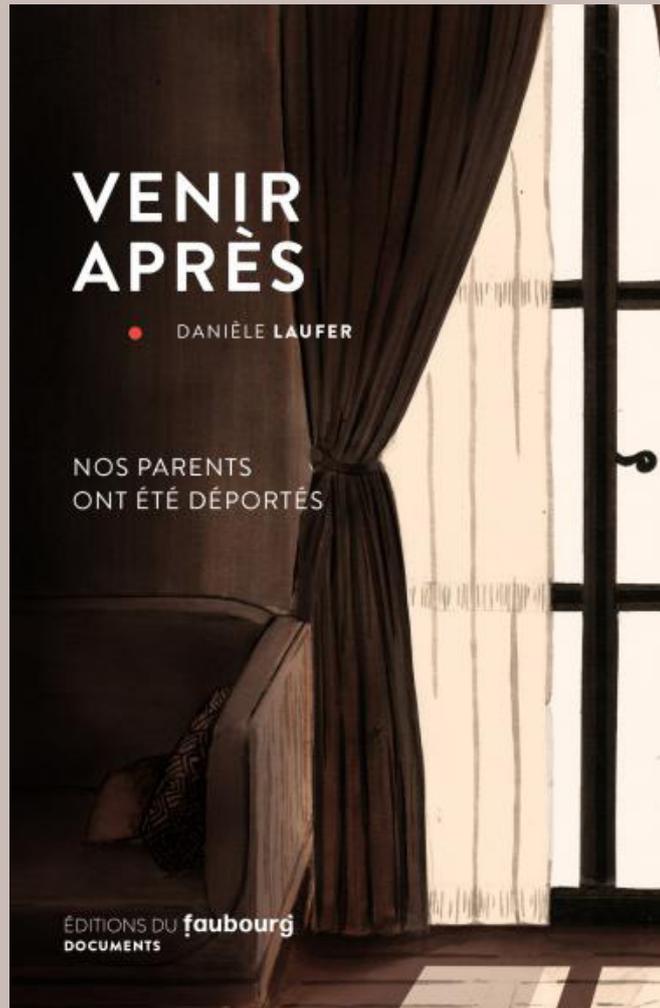


REVUE DE PRESSE

PARU LE 4 MARS 2021

•



ÉDITIONS DU **faubourg**

•

DIFFUSION HARMONIA MUNDI

contact@editionsdufaubourg.fr • 06 62 17 99 40 • 7, rue de la Boule Rouge 75009 Paris

www.editionsdufaubourg.fr

ISBN : 978-2-491241-58-2

VENIR APRÈS DANIÈLE LAUFER

•

« Je suis une fille de déportée. En relisant ces mots, j'ai un sentiment d'étrangeté et d'irréalité. Ma mère a été déportée. »

Comment dire cette enfance singulière, ces parents qui parlaient avec un accent, ces toutes petites familles déracinées, ces traces de la Shoah sur cette deuxième génération qui n'a pas connu les camps, mais a grandi dans le traumatisme de cette tragédie ?

Danièle Laufer a recueilli les témoignages d'une vingtaine de femmes et d'hommes, comme elle née de survivants des camps nazis. Tous ont estimé que l'heure était venue pour eux de parler afin de transmettre la mémoire de ce qui les a « à la fois détruits et construits ».

Avec une grande sensibilité, elle a tissé ensemble leurs histoires, leurs émotions et les siennes. *Venir après* se lit comme le roman de vies hantées par des fantômes, où surgit malgré tout la joie d'être là.

BIOGRAPHIE

•

Danièle Laufer est écrivaine et journaliste, spécialiste des questions de psychologie, de société et de santé. Elle a publié de nombreux ouvrages remarquables dont *Le Tako Tsubo : Un chagrin de travail* (Les Liens qui Libèrent, 2017), *L'Année du Phénix. La première année de la retraite* (LLL, 2013) et *La Danse du couple*, avec Serge Hefez (Hachette Littératures, 2002).



© Isabel Julien-Laferrière

Ce livre a bénéficié du soutien de la
Fondation pour la Mémoire de la Shoah.

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

PARUTIONS

•
Émission le Jour du Seigneur (France 2),

17 mai 2021

« Ce jour-là, j'ai compris que je pouvais faire quelque chose de ce qu'il m'était arrivé
et en tirer une force. »



PAROLE
INATTENDUE

LE JOUR
DU SEIGNEUR

•
Les Échos,
Par Pierre de Gasquet
2 avril 2021

« Précieux et indispensable pour les générations à venir. »

Les Echos

LE LIVRE DU JOUR

Héritiers de survivants

LE PROPOS Comment vivre avec les fantômes qui hantent les enfants des rescapés des camps de concentration ? C'est à cette question, douloureuse et lancinante, que tente d'apporter des éléments de réponse l'écrivaine Danièle Laufer en interviewant une vingtaine de descendants de « survivants » : professeurs, économistes, comédiens, cinéastes..., nés comme elle de parents déportés. Tous, à leur manière, racontent les immenses séquelles à retardement de ce traumatisme indicible, comme les lentes secousses souterraines qui suivent un séisme pendant des années. Chacun, à sa manière, évoque le sentiment d'être différent, les répercussions de la dureté engendrée par les parents meurtris, les stigmates des corps, les ravages de l'angoisse, mais aussi la « force » parfois transmise en héritage...

L'INTÉRÊT L'auteur a passé des années à recueillir ces témoignages bouleversants, parfois troublants et inattendus, et à mêler leurs voix dans un récit polyphonique pour tenter de déchiffrer les étapes de la reconstruction, sans oublier ni renoncement à la mémoire. Dans



Venir après. Nos parents ont été déportés

De Danièle Laufer.
Editions du Faubourg, Documents,
325 pages, 21 euros.

la lignée du travail de la Fondation Spielberg, qui a œuvré à la conservation des précieux témoignages filmés des survivants des camps, avec l'université Yale, aux Etats-Unis, depuis la fin des années 1970, Danièle Laufer restitue, ainsi, dans un style sobre et percutant, l'héritage spirituel et émotionnel d'une infime partie des « six millions de personnes assassinées juste parce qu'elles étaient juives ». Précieux et indispensable pour les générations à venir. — **Pierre de Gasquet**

La Croix,
Par Béatrice Bouniol
18 mars 2021

« Un récit polyphonique et sensible. »

14

La Croix - jeudi 18 mars 2021
Livres&idées

LA CROIX

essais

Deux ouvrages questionnent la transmission de la Shoah. Contre l'oubli, la voix de Francine Christophe, rescapée des camps, se mêle à celles de plusieurs enfants de déportés, réunies avec finesse par Danièle Laufer.

Elle a libéré son amie juive qui l'a ensuite sauvée. Suivra la difficulté du retour à une vie normale.

Survivants de la Shoah, leurs enfants après eux

Façonnée par l'épreuve

Venir après
de Danièle Laufer
Éd. du Faubourg, 332 p., 21 €

L'Enfant des camps
de Francine Christophe
Grasset, 128 p., 13 €

« **L**e temps est venu pour nous de prendre la parole et d'exposer nos cicatrices pour que personne, jamais, n'oublie. » Ainsi commence le livre de Danièle Laufer, récit polyphonique et sensible de filles et fils de rescapés des camps. Témoins des témoins en quelque sorte, de l'empreinte monstrueuse de la Shoah. Dans la singularité des vies et la complexité des familles se manifeste un destin commun, fait de souvenirs qui se croisent et se complètent, comme de la complicité immédiate, profonde, de ceux dont l'enfance fut trouée d'étranger et de cauchemars.

« J'aurais voulu qu'on me cajole et qu'on me console de souffrir autant d'un événement qui ne m'était pas arrivé et que je ne comprenais pas », écrit encore celle qui est devenue écrivaine et journaliste. Comment transmettre la vie quand on tente de se maintenir debout ? C'est avec une infinie douceur que les enfants des survivants témoignent du poids de cette aporie. Sans rien cacher de la cruauté qu'elle charrie. Les mots attendus qui ne franchissent pas les lèvres, la violence des autres. La peur de celui qui parfois glisse hors du monde, la peur de la folie en héritage. Les maux du corps. La force, aussi, et l'humour, un rien désespéré. La quête, à jamais.

L'écoute de Danièle Laufer libère un continent de paroles. « Je ne retiens rien parce que j'ai passé mon enfance à entendre ma mère dire : "Il faut oublier." Son regard se détournait, se vidait. Nous avions disparu pour elle, nous étions anéantis. » « Nos parents sont très exigeants avec nous. Comme on est



Des détenus du camp de Bergen-Belsen (Allemagne) après sa libération, le 28 avril 1945. Uis-Dite/Leotage

là, il faut qu'on soit parfaits. » « J'ai, chevillé dans l'âme, le sentiment de n'être que de passage, partout. » Ou encore : « Je pensais que si je voulais être une personne de qualité, il fallait que je souffre aussi. »

Enfant des camps, elle l'a été avant eux. Francine Christophe, femme de lettres et poétesse, déportée avec sa mère, à l'âge de 8 ans et demi, dédie son livre à « tous les enfants martyrs ». En exergue de son livre témoignage, elle écrit, comme en écho : « Je vois que nos rangs s'éclaircissent. Parfois le flambeau est repris par notre descendance, ce qui nous rend heureux. » Puis, semblant accompagner en pensée les héritiers de cette inaudible histoire : « La guerre nous tient, nous, les rescapés, les survivants. Elle n'a jamais voulu nous lâcher. »

Avec précision, inlassablement, elle témoigne. L'arrestation en gare de La Rochefoucauld, près d'Angoulême, le 26 juillet 1942. Le

Comment transmettre la vie quand on tente de se maintenir debout ?

« camp de la route de Limoges » à Poitiers, Drancy aux airs de forteresse, Pithiviers en transit, Beaune-la-Rolande, plaine sinistre où renaissent un temps les jeux d'enfants et les chansons. Puis à nouveau Drancy, où règnent désormais les SS. « Nous avons beaucoup tremblé à Drancy, cela nous préparait à la suite, nous ne le savions pas. »

La suite, c'est Bergen-Belsen, en mai 1944. Immense, pestilentiel, bientôt étouffant de chaleur. Là encore, elle décrit, livre ses souvenirs d'enfant. L'amour de sa mère. La hantise du « bobo » ou de la plaquette de poux susceptible de s'infecter. La découverte miraculeuse d'une

chaise « dans un monde où l'on ne s'assoit jamais ». Le fracas permanent. « Un camp n'est jamais silencieux, jamais. Un camp, ça grouille, d'enfants, de femmes, d'hommes et de gardiens ; nous étions si nombreux. » Puis le silence, au retour, face à l'incompréhension.

La vie « après », Francine Christophe s'attache aussi à en dessiner les contours, souvent étroits et toujours gagnés sur la nuit. Comment l'irruption d'un mot, d'une situation, la transporte soudain dans les travées boueuses d'antan. Sa froideur devant des corps décharnés — « Je peux regarder, et regarder encore, confie-t-elle. C'est mon enfance. » Tous les soins apportés à un corps qui n'en finit pas de souffrir. Dans les années 1990, les rencontres dans les écoles terminées en chanson. La détermination, enfin, à dénoncer « ce qui, encore maintenant, nous frappe d'horreur ».

Béatrice Bouniol

L'Étoile blanche
de Madeleine Fauconneau
du Fresne et Emmanuel Rougier
EdiSens, 288 p., 19 €

Emmanuel Rougier, par ailleurs directeur des ressources humaines du Secours catholique, a redonné vie à un récit publié après-guerre par un membre de sa famille, Madeleine du Fresne. Elle y raconte comment elle a décidé en 1942 de sauver de la mort une amie juive emprisonnée, l'avocate Yvonne Netter. Elle y réussit mais c'est elle qui est enfermée comme « amie des juifs », avec une croix blanche accrochée à ses hardes. Yvonne Netter va la faire libérer. Toutes les deux se réfugieront dans les Hautes-Pyrénées, puis à Toulouse, dans l'attente de la Libération.

Dans ce récit précis et qui s'attache à décrire l'humanité ou l'inhumanité de chacun, on observe, ému, comment Madeleine du Fresne va être façonnée par l'épreuve. Avant sa détention, elle est une habitante des beaux quartiers parisiens qui n'a pas peur de refuser de monter avec un officier allemand dans un ascenseur, qui demande à parler « à votre chef » lorsque l'occupant lui demande des comptes. Résistances dérisoires et utiles.

Tout bascule dans l'enfer du camp. Elle le décrit de manière bouleversante avec ses cruautés et ses élans du cœur. Madeleine trouve encore la force de lancer au chef du camp, un militaire français : « J'écris peut-être en ce moment la meilleure page de ma vie. Tandis que vous... »

Libérées, Yvonne et Madeleine vont connaître, réunies, une autre forme de souffrance. « Il y a en nous une lassitude insurmontable. Nous sommes malades et nous ne le savons pas. » Madeleine rappelle une phrase rituelle d'un libéré : « Désormais, quel qu'il arrive, je ne me plaindrai plus de rien. » « L'innocent ! », commente-t-elle.

Emmanuel Rougier ajoute une documentation précise sur les différentes vies des gens qui traversent ce récit. À la suite de son travail, il a réussi à ce qu'Israël découvre le titre de « Juste parmi les nations » à Madeleine du Fresne.

Pierre Cochez

Le Canard enchaîné,
Par Jean-Luc Porquet

31 mars 2021

« Un récit polyphonique et sensible. »

Accents graves

Venir après Nos parents ont été déportés

par Danièle Laufer

ILS ONT tous ou presque un accent. Ils roulent les r. Ils ont un numéro sur l'avant-bras. Certains le cachent sous un sparadrap. D'autres le jouent au Loto (ne s'en sont-ils pas sortis ? ce numéro ne leur a-t-il pas porté chance ?). Ils sont étranges, d'une inquiétante étrangeté. « *Ils ont survécu et ne s'en sont pas remis.* » Survécu aux camps nazis. Ils n'en parlent pas à leurs enfants, surtout pas. Ils ne savent, ne peuvent en parler, comment leur raconter ça, faire peser ce poids sur eux ? Pèse alors ce silence.

Leurs enfants sentent bien que quelque chose ne va pas, ne ressemble pas à ce que vivent les autres enfants, dans les familles dites « normales ». La mère de l'auteure, Danièle Laufer, perd parfois les pédales. Son esprit disparaît à

toute vitesse, sans prévenir. Elle est ailleurs, comme en transe. Elle a une froideur en elle, quelque chose de gelé. Elle ne sait pas y faire avec sa fille. Elle a des mots inoubliablement blessants. « *Tu sais, on peut très bien vivre sans enfants* », lui dit-elle en la regardant. Des mots d'inconsolable qui rendent inconsolable.

Pour ce livre sensible et rare, Danièle Laufer est partie de sa propre expérience. Elle a rencontré une vingtaine de femmes et d'hommes nés, comme elles, de survivants. Elle a recueilli leurs paroles, les a retranscrites, montre en quoi elles se font écho, les entrelace. Dit son émotion à les recueillir.

Toutes ces histoires à la fois se ressemblent et ne se ressemblent pas. Il y a ceux qui, enfants, sentant bien que leurs parents ont vécu l'indicible, les ont protégés, comme s'ils étaient les parents de leurs parents. Il y a ceux dont les parents ont eu si peur qu'il leur arrive quelque chose, sachant la vie si fragile, si vite menacée, la tragédie si possiblement proche, qu'ils les ont surprôtégés. Être enfant de survivant, c'est être condamné à chercher des indices, à percer des non-dits, à se demander comment faire avec ça, ce drôle d'héritage qui encombre et entrave. C'est tenir bon : « *Nous avons construit nos vies, travaillé, ri, chanté, dansé, lu, aimé et eu des enfants.* » Et s'étonner d'avoir tenu bon.

Jean-Luc Porquet

● Editions du Faubourg, 332 p.,
21 €.

stres

tasse de thé. Les thèses « *indicoloniales* » lui paraissent hors-pas plus mélangées que les *perires du continent africain* », les *on-mixité* » paradoxales (« *C'est on-mixité de la diversité* »). Quant lui vaut déjà quelques encommunié, des administrace – un centre culturel parisien op dont elle est codirectrice – « *les propos dans les médias de engagent qu'elle* ». **F. P.**

e, 160 p., 16 €.

•
20 minutes,
Interview de Danièle Laufer
2 avril 2021



« L'insouciance des premières années, ils ne l'ont jamais connue. Les enfants des survivants des camps de concentration ont subi par ricochet les souffrances vécues par leurs parents pendant la Shoah. La transmission de ce trauma collectif, Danièle Laufer, dont la mère est une rescapée de Bergen-Belsen, la raconte avec subtilité dans *Venir après*. »

•
Slate,
Les Bonnes feuilles
2 avril 2021



« Des filles et fils de survivants des camps de concentration racontent leur enfance avec ces parents profondément abîmés. »

**«J'ai arrêté de dire que ma
mère avait été déportée»:
les mémoires de la
deuxième génération de la
Shoah**

•
France Inter,
La revue de presse de Claude Askolovitch
2 avril 2021



« Une mémoire qu'on dit peu, celle des enfants de déportés de la Shoah. Danièle Laufer se raconte et raconte, c'est pareil, dans un livre. Et ses paroles décapent car elles arrachent le génocide à son monument comme jadis la bande dessinée *Mauss*. »

•
L'Obs,
Tribune de Danièle Laufer
26 mars 2021

L'Obs

TRIBUNE. « Jusqu'à aujourd'hui, les résidus radioactifs de la Shoah continuent à nous hanter »

Les enfants de rescapés des camps de concentration et d'extermination témoignent. La tragédie de la Shoah a imprégné leur enfance. Leurs parents sont en train de s'éteindre, c'est eux qui, sans jamais revendiquer le statut de victime, deviennent à leur tour des passeurs de mémoire. Par Danièle Laufer.

Par Danièle Laufer

Publié le 26 mars 2021 à 07h00

Temps de lecture 2 min



| Partager |

Danièle Laufer est l'auteure de « Venir après – nos parents ont été déportés » (Éditions du Faubourg). Nous publions ce texte à l'occasion de la Semaine d'éducation et d'actions contre le racisme et l'antisémitisme.

Survivants de la barbarie nazie, nos parents, ont attendu longtemps avant de témoigner de ce qu'ils ont vécu. Par pudeur vis-à-vis des six millions de victimes assassinées juste parce qu'elles étaient juives, pour protéger leurs enfants nés après, pour tenter d'oublier, pour revivre, tout simplement. Plus de soixante-dix ans après la libération des camps, force est de constater que les traces de la déportation sont toujours présentes chez les femmes et les hommes qui sont nés après la guerre et ont été élevés par ces parents revenus des camps. Le voudrions-nous que nous ne pourrions pas échap-

•
Akadem,

La chronique littéraire de Nathalie Zajde

8 avril 2021

« Ce livre est une réussite car Danièle Laufer dévoile, avec pudeur mais en ne cachant rien, l'intimité des parents survivants avec leurs enfants, leurs cris autant que leur amour, leur générosité autant que leurs empêchements, leur raison autant que leur folie. (...) Une quête de savoir qui se transforme au fil des pages en émouvante déclaration d'amour filial. On comprend en le refermant pourquoi ce livre l'a guérie. »

•
AOC,

Par Serge Kaganski

15 avril 2021

AOC
[Analyse Opinion Critique]

« Beaucoup de livres, de films, d'œuvres d'art, d'articles, de fictions et de documentaires ont été consacrés à la Shoah et à ses victimes, mais assez peu à la génération d'après qui a grandi sous la terrible ombre portée de cet événement. À quoi ressemble une enfance (et une adolescence) quand vos géniteurs sont des survivants revenus de l'enfer ? Le traumatisme migre-t-il de génération en génération ? Comment gérer un tel héritage ? Qu'en faire ? Comment le transmettre ?

Ces questions qui se posent à toute la société post-Auschwitz d'un point de vue historique, mémoriel, sociologique et politique, se posent avec encore plus d'acuité et sur un mode plus à vif, intime, psychologique, psychanalytique, existentiel, à ceux qui en ont été les héritiers directs. Dans son propre récit qui est le fil conducteur de tous les autres récits de celles et ceux qu'elle a interviewés, Danièle Laufer le dit et redit : sa vie réelle et psychique a été marquée par la déportation de sa mère, elle en a conçu une angoisse, une insécurité, une souffrance, un manque affectif et une fragilité qui l'ont accompagnée tout au long de son existence jusqu'à ce jour (et que l'écriture de ce livre apaisera peut-être). »

•
La Montagne,

Par Sandrine Thomas

19 avril 2021

LA MONTAGNE

« Cette analyse fine de la "mémoire cellulaire" passe d'un souvenir à l'autre, avec fluidité et minutie, sensibilité et analyse, au gré de 300 pages d'une humanité touchante, face à l'inhumanité de la déportation. Dont la mémoire échoit désormais aux "générations d'après". »

•
Psychologies Magazine,
26 avril 2021
Par Ariane Bois

« Un livre d'une grande sensibilité et porteur de beaucoup d'émotions. »

PSYCHOLOGIES
MAGAZINE

•
Marianne,
26 avril 2021
Par Martine Gozlan

« Ce livre arrive à un moment étrange pour les juifs de France. Ce que la deuxième génération vit aujourd'hui — le renouveau de la haine antisémite — constitue précisément ce que les parents rentrés de déportation avait cru terminé à jamais quand ils ont refait leur vie. »



•
L'Humanité,
23 avril 2021
Grand entretien avec Danièle Laufer
Par Sophie Joubert

« On ne peut pas vivre qu'avec des fantômes. Nos parents ne nous ont rien dit parce qu'ils ne pouvaient pas le faire, mais nous, nous n'avons pas le droit de nous taire. Nous devons reprendre le flambeau par loyauté envers eux et pour ne pas infliger à nos enfants ce que nous avons vécu. »

l'Humanité

•
Centre France,
18 avril 2021
Par Sandrine Thomas

« Cette analyse fine de la “mémoire cellulaire” passe d'un souvenir à l'autre, avec fluidité et minutie, sensibilité et analyse, au gré de 300 pages d'une humanité touchante, face à l'inhumanité de la déportation. Dont la mémoire échoit désormais aux « générations d'après ».

L'Humanité,
23 avril 2021

Grand entretien avec Danièle Laufer
Par Sophie Joubert

« On ne peut pas vivre qu'avec des fantômes. Nos parents ne nous ont rien dit parce qu'ils ne pouvaient pas le faire, mais nous, nous n'avons pas le droit de nous taire. Nous devons reprendre le flambeau par loyauté envers eux et pour ne pas infliger à nos enfants ce que nous avons vécu. »

l'Humanité



14 l'Humanité Vendredi 23, samedi 24 et dimanche 25 avril 2021

Entretien

DANIÈLE LAUFER

« Nous, enfants de déportés, partageons une histoire. Nous sommes inconsolables »

Écrivaine et journaliste, spécialiste des questions de psychologie, Danièle Laufer est fille de déportée. Dans *Venir après*, elle tisse son histoire et celle d'une vingtaine de Néronis, filles et fils de survivants des camps nazis. Elle revient sur les raisons historiques et psychanalytiques pour lesquelles il ne faut pas oublier.

Vous ne voulez pas écrire ce livre, pourquoi ?
DANIÈLE LAUFER Je ne voulais pas replonger dans ces histoires qui m'habitent, avec lesquelles je vis depuis toujours mais que j'avais enfin voulu tenir à distance. J'avais l'impression de ne plus être habité de manière aussi violente que j'ai pu l'être enfant, adolescente, jeune adulte... J'ai fait ma vie. J'ai appris à travailler et à aimer, comme disait Freud. Quand on est juif, même si on n'est ni croyant ni pratiquant... ce qui est assez compliqué à faire comprendre... on est toujours rattrapé par cette histoire. Et peut-être particulièrement en ce moment, avec la montée du négationnisme et de l'antisémitisme. Être juif du sens à cause de la Shoah, de six millions de morts. En écrivant ce livre, j'avais l'impression d'être sur une passerelle, à cause de tous ces fantômes et de la peur que ces entretiens allaient déclencher en moi.

Dans *Venir après* (1), vous avez recueilli le poids d'une vingtaine de Néronis, filles et fils de déportés, que vous avez mêlés à la vôtre. Cette forme polyphonique permet-elle de montrer que le traumatisme est collectif ?
DANIÈLE LAUFER Je voulais raconter et faire comprendre ce que signifiait d'avoir été déporté par ses parents survivants, recaptés des camps nazis. Il ne s'agit pas de raconter mon histoire, mais des histoires. En tant que journaliste, je sais que ce sont celles qui n'ont jamais été dites, mais que plusieurs voix se mêlent, mais je ne m'intéressais pas à trouver autant d'écrits. Quand j'ai lancé un appel à témoins sur les réseaux sociaux, j'ai été sidérée par le nombre de gens qui voulaient parler. Ces témoignages m'ont portée. Certains n'avaient jamais parlé, en dehors d'un tout petit cercle. C'est moi qui ai écrit de leur vie. André Laufer, Fortin, que j'ai interviewé comme si elle était un témoin parmi d'autres. J'ai découvert qu'elle était, à son âge, encore ravagée par cette histoire.

Vous avez écrit ce livre « la mémoire empêchée ». Pourquoi ?
DANIÈLE LAUFER C'est un acte d'amour, mais c'était très violent pour elle. Ma mère et moi avions l'impression d'être dans un film d'Ingmar Bergman. Au début, j'ai essayé de l'interviewer, puis elle a écrit, mal, car ce n'était pas son métier. J'ai retravaillé pour que l'écriture soit la plus blanche possible, la plus proche de ce qu'elle était. Elle n'a pas voulu signer avec moi ce livre à deux voix, qui a finalement été publié après sa mort. Elle m'a dit : « C'est ton livre ». Pour moi, c'était une

manière de lui redonner une place. Ma mère a passé quatorze mois dans les camps, à Westerbork aux Pays-Bas, puis à Bergen-Belsen. Elle a eu un dentier brisé. Elle était née dans une famille d'intellectuels et d'artistes juifs allemands qui ne se souciaient pas du tout d'être juifs. Pour moi, elle était une princesse déçue. Elle avait eu une vie privilégiée, ce qui n'a évidemment pas été le cas de tous les déportés. Elle a rencontré mon père à la sortie des camps. Elle aurait dû rester dans ce monde que ses parents avaient construit, devenir condonée. J'ai vu la belle maison de ses grands-parents, à Hambourg. J'ai imaginé l'innocence de ces gens qui ne sentaient pas qu'ils étaient déracinés. Au fil du temps, je me suis dit que ce n'était pas rien de s'obliger de ce que l'on est, parce qu'il y aura toujours quelqu'un pour vous le rappeler. Autant l'assumer, plutôt que de le subir. J'aime beaucoup le rabbin Delphine Horvillour et sa manière de parler du judaïsme comme une culture, plutôt qu'une religion. À vrai dire, je ne sais toujours pas ce qu'être juif signifie.

Le point commun entre les récits, sous un « et la silence des parents et un sentiment de profonde étrangeté ».
DANIÈLE LAUFER Je suis née au Maroc, j'étais juive et française, avec une mère allemande. Mes parents parlaient allemand entre eux, quand ils ne voulaient pas qu'on comprenne ce qu'ils disaient. Je n'avais pas de famille. Je n'étais dans aucune catégorie. Mais, pour beaucoup de ceux que j'ai interviewés, il y avait des accents à couper au couteau, des parents bizarres, qui parlaient idéologiquement entre eux, qui avaient parfois des numéros sur le bras. Quand on est enfant, ce qu'on vit à l'intérieur de la famille est la norme. Mais quand on compare à ce qui se passe dehors, c'est différent. Nelly Grunberg, par exemple, avait une vie chez ses parents et une vie à l'extérieur. C'est compliqué de partager cette histoire. Je lui ai dit d'avoir tué les enfants déportés de leur âge pour être donné une espèce de force, dans leur grande fragilité.

Vous citez la formule du psychologue et psychanalyste André Green, « la mère morte ». Que signifie ce terme ?
DANIÈLE LAUFER André Green ne l'a pas énoncé spécifiquement à propos des rescapés de camp, mais ce terme s'applique parfaitement à ma mère. Comment les rescapés ont-ils survécu ? Je pense qu'ils se sont élevés, qu'ils ont un peu mort à l'intérieur, qu'ils ont dû se couper de leurs affects. Ma mère était capable de pleurer parce qu'un petit chat dans la rue avait faim, mais quand je pleurais parce que

Vendredi 23, samedi 24 et dimanche 25 avril 2021 l'Humanité

Entretien

DANIÈLE LAUFER

« Nous, enfants de déportés, partageons une histoire. Nous sommes inconsolables »

Écrivaine et journaliste, spécialiste des questions de psychologie, Danièle Laufer est fille de déportée. Dans *Venir après*, elle tisse son histoire et celle d'une vingtaine de Néronis, filles et fils de survivants des camps nazis. Elle revient sur les raisons historiques et psychanalytiques pour lesquelles il ne faut pas oublier.

Vous ne voulez pas écrire ce livre, pourquoi ?
DANIÈLE LAUFER Je ne voulais pas replonger dans ces histoires qui m'habitent, avec lesquelles je vis depuis toujours mais que j'avais enfin voulu tenir à distance. J'avais l'impression de ne plus être habité de manière aussi violente que j'ai pu l'être enfant, adolescente, jeune adulte... J'ai fait ma vie. J'ai appris à travailler et à aimer, comme disait Freud. Quand on est juif, même si on n'est ni croyant ni pratiquant... ce qui est assez compliqué à faire comprendre... on est toujours rattrapé par cette histoire. Et peut-être particulièrement en ce moment, avec la montée du négationnisme et de l'antisémitisme. Être juif du sens à cause de la Shoah, de six millions de morts. En écrivant ce livre, j'avais l'impression d'être sur une passerelle, à cause de tous ces fantômes et de la peur que ces entretiens allaient déclencher en moi.

Dans *Venir après* (1), vous avez recueilli le poids d'une vingtaine de Néronis, filles et fils de déportés, que vous avez mêlés à la vôtre. Cette forme polyphonique permet-elle de montrer que le traumatisme est collectif ?
DANIÈLE LAUFER Je voulais raconter et faire comprendre ce que signifiait d'avoir été déporté par ses parents survivants, recaptés des camps nazis. Il ne s'agit pas de raconter mon histoire, mais des histoires. En tant que journaliste, je sais que ce sont celles qui n'ont jamais été dites, mais que plusieurs voix se mêlent, mais je ne m'intéressais pas à trouver autant d'écrits. Quand j'ai lancé un appel à témoins sur les réseaux sociaux, j'ai été sidérée par le nombre de gens qui voulaient parler. Ces témoignages m'ont portée. Certains n'avaient jamais parlé, en dehors d'un tout petit cercle. C'est moi qui ai écrit de leur vie. André Laufer, Fortin, que j'ai interviewé comme si elle était un témoin parmi d'autres. J'ai découvert qu'elle était, à son âge, encore ravagée par cette histoire.

Vous avez écrit ce livre « la mémoire empêchée ». Pourquoi ?
DANIÈLE LAUFER C'est un acte d'amour, mais c'était très violent pour elle. Ma mère et moi avions l'impression d'être dans un film d'Ingmar Bergman. Au début, j'ai essayé de l'interviewer, puis elle a écrit, mal, car ce n'était pas son métier. J'ai retravaillé pour que l'écriture soit la plus blanche possible, la plus proche de ce qu'elle était. Elle n'a pas voulu signer avec moi ce livre à deux voix, qui a finalement été publié après sa mort. Elle m'a dit : « C'est ton livre ». Pour moi, c'était une

Le point commun entre les récits, sous un « et la silence des parents et un sentiment de profonde étrangeté ».
DANIÈLE LAUFER Je suis née au Maroc, j'étais juive et française, avec une mère allemande. Mes parents parlaient allemand entre eux, quand ils ne voulaient pas qu'on comprenne ce qu'ils disaient. Je n'avais pas de famille. Je n'étais dans aucune catégorie. Mais, pour beaucoup de ceux que j'ai interviewés, il y avait des accents à couper au couteau, des parents bizarres, qui parlaient idéologiquement entre eux, qui avaient parfois des numéros sur le bras. Quand on est enfant, ce qu'on vit à l'intérieur de la famille est la norme. Mais quand on compare à ce qui se passe dehors, c'est différent. Nelly Grunberg, par exemple, avait une vie chez ses parents et une vie à l'extérieur. C'est compliqué de partager cette histoire. Je lui ai dit d'avoir tué les enfants déportés de leur âge pour être donné une espèce de force, dans leur grande fragilité.

Vous citez la formule du psychologue et psychanalyste André Green, « la mère morte ». Que signifie ce terme ?
DANIÈLE LAUFER André Green ne l'a pas énoncé spécifiquement à propos des rescapés de camp, mais ce terme s'applique parfaitement à ma mère. Comment les rescapés ont-ils survécu ? Je pense qu'ils se sont élevés, qu'ils ont un peu mort à l'intérieur, qu'ils ont dû se couper de leurs affects. Ma mère était capable de pleurer parce qu'un petit chat dans la rue avait faim, mais quand je pleurais parce que

Vendredi 23, samedi 24 et dimanche 25 avril 2021 l'Humanité

Entretien

DANIÈLE LAUFER

« Nous, enfants de déportés, partageons une histoire. Nous sommes inconsolables »

Écrivaine et journaliste, spécialiste des questions de psychologie, Danièle Laufer est fille de déportée. Dans *Venir après*, elle tisse son histoire et celle d'une vingtaine de Néronis, filles et fils de survivants des camps nazis. Elle revient sur les raisons historiques et psychanalytiques pour lesquelles il ne faut pas oublier.

Vous ne voulez pas écrire ce livre, pourquoi ?
DANIÈLE LAUFER Je ne voulais pas replonger dans ces histoires qui m'habitent, avec lesquelles je vis depuis toujours mais que j'avais enfin voulu tenir à distance. J'avais l'impression de ne plus être habité de manière aussi violente que j'ai pu l'être enfant, adolescente, jeune adulte... J'ai fait ma vie. J'ai appris à travailler et à aimer, comme disait Freud. Quand on est juif, même si on n'est ni croyant ni pratiquant... ce qui est assez compliqué à faire comprendre... on est toujours rattrapé par cette histoire. Et peut-être particulièrement en ce moment, avec la montée du négationnisme et de l'antisémitisme. Être juif du sens à cause de la Shoah, de six millions de morts. En écrivant ce livre, j'avais l'impression d'être sur une passerelle, à cause de tous ces fantômes et de la peur que ces entretiens allaient déclencher en moi.

Dans *Venir après* (1), vous avez recueilli le poids d'une vingtaine de Néronis, filles et fils de déportés, que vous avez mêlés à la vôtre. Cette forme polyphonique permet-elle de montrer que le traumatisme est collectif ?
DANIÈLE LAUFER Je voulais raconter et faire comprendre ce que signifiait d'avoir été déporté par ses parents survivants, recaptés des camps nazis. Il ne s'agit pas de raconter mon histoire, mais des histoires. En tant que journaliste, je sais que ce sont celles qui n'ont jamais été dites, mais que plusieurs voix se mêlent, mais je ne m'intéressais pas à trouver autant d'écrits. Quand j'ai lancé un appel à témoins sur les réseaux sociaux, j'ai été sidérée par le nombre de gens qui voulaient parler. Ces témoignages m'ont portée. Certains n'avaient jamais parlé, en dehors d'un tout petit cercle. C'est moi qui ai écrit de leur vie. André Laufer, Fortin, que j'ai interviewé comme si elle était un témoin parmi d'autres. J'ai découvert qu'elle était, à son âge, encore ravagée par cette histoire.

Vous avez écrit ce livre « la mémoire empêchée ». Pourquoi ?
DANIÈLE LAUFER C'est un acte d'amour, mais c'était très violent pour elle. Ma mère et moi avions l'impression d'être dans un film d'Ingmar Bergman. Au début, j'ai essayé de l'interviewer, puis elle a écrit, mal, car ce n'était pas son métier. J'ai retravaillé pour que l'écriture soit la plus blanche possible, la plus proche de ce qu'elle était. Elle n'a pas voulu signer avec moi ce livre à deux voix, qui a finalement été publié après sa mort. Elle m'a dit : « C'est ton livre ». Pour moi, c'était une

Le point commun entre les récits, sous un « et la silence des parents et un sentiment de profonde étrangeté ».
DANIÈLE LAUFER Je suis née au Maroc, j'étais juive et française, avec une mère allemande. Mes parents parlaient allemand entre eux, quand ils ne voulaient pas qu'on comprenne ce qu'ils disaient. Je n'avais pas de famille. Je n'étais dans aucune catégorie. Mais, pour beaucoup de ceux que j'ai interviewés, il y avait des accents à couper au couteau, des parents bizarres, qui parlaient idéologiquement entre eux, qui avaient parfois des numéros sur le bras. Quand on est enfant, ce qu'on vit à l'intérieur de la famille est la norme. Mais quand on compare à ce qui se passe dehors, c'est différent. Nelly Grunberg, par exemple, avait une vie chez ses parents et une vie à l'extérieur. C'est compliqué de partager cette histoire. Je lui ai dit d'avoir tué les enfants déportés de leur âge pour être donné une espèce de force, dans leur grande fragilité.

Vous citez la formule du psychologue et psychanalyste André Green, « la mère morte ». Que signifie ce terme ?
DANIÈLE LAUFER André Green ne l'a pas énoncé spécifiquement à propos des rescapés de camp, mais ce terme s'applique parfaitement à ma mère. Comment les rescapés ont-ils survécu ? Je pense qu'ils se sont élevés, qu'ils ont un peu mort à l'intérieur, qu'ils ont dû se couper de leurs affects. Ma mère était capable de pleurer parce qu'un petit chat dans la rue avait faim, mais quand je pleurais parce que

« On ne peut pas vivre qu'avec des fantômes. Nos parents ne nous ont rien dit parce qu'ils ne pouvaient pas le faire, mais nous, nous n'avons pas le droit de nous taire. Nous devons reprendre le flambeau par loyauté envers eux et pour ne pas infliger à nos enfants ce que nous avons vécu. »

« On ne sort pas indemne de ce livre à l'écriture claire. (...) C'est un travail mené avec rigueur et clarté qui délivre une information remarquablement complète sur le « venir après » de cette deuxième génération. »

« On ne sort pas indemne de ce livre à l'écriture claire. (...) C'est un travail mené avec rigueur et clarté qui délivre une information remarquablement complète sur le « venir après » de cette deuxième génération. »

•
Revue Études,
3 juin 2021

« L'enquête montre avec beaucoup de finesse comment chacun a dû lutter avec soi et chercher en soi les ressources nécessaires pour la surmonter, non pas pour guérir un tel traumatisme, comme s'il s'agissait d'une maladie, mais pour mieux vivre avec. »
La raison pour laquelle « on peut souhaiter à ce livre de trouver un large public : il est pour tous ceux à qui les survivants n'ont pas parlé ».

ÉTUVDES
REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE
S'informer, Approfondir, Discerner

•
La chronique d'Amnesty International
9 septembre 2021
Jean Stern

« À travers une trentaine de témoignages, *Venir après* est un hommage doux-amer à ceux qu'il ne faut pas "laisser disparaître". Mémos, statistiques, correspondances, témoignages... (...) Danièle Laufer sur les camps de la mort et Raphaëlle Branche livrent deux ouvrages saisissant qui s'appuient sur l'histoire mais qui ont pour cadre intime la famille. »



•
Louie Media,

Intervention de Danièle Laufer dans le podcast « Émotions »
« Comment les émotions de nos ancêtres nous construisent-elles ? »
Par Adèle Salmon

« On dit souvent que les anciens transmettent leurs savoirs en se racontant à leurs enfants et petits-enfants, laissant ainsi derrière eux, des souvenirs et parfois des traumatismes.

Comment est-on conditionnée par les émotions de nos ancêtres ?
Quel est le rôle de la mémoire dans notre construction ? Et pourquoi est-il si important de s'approprier l'histoire de sa famille pour ne pas souffrir des blessures du passé ? »



REVUE DE PRESSE
VENIR APRÈS

•
Radio Judaïca Lyon,
Émission « Entre vous et moi » de Patricia Draï

« Un livre bouleversant. »



•
Ça m'intéresse

21 avril 2021

Par Cyril Azouvi

VU/LU



Comment vivre avec des parents qui ont été déportés dans les camps de concentration ? Comment vivre avec leurs silences, ou au contraire avec leurs souvenirs ? Comment supporter le poids de l'angoisse, de la culpabilité ? Écrivaine et journaliste, Danièle Laufer fait partie de cette deuxième génération meurtrie par le traumatisme de ses aînés. Elle a recueilli les témoignages d'une vingtaine d'hommes et de femmes qui, comme elle, ont grandi et vécu dans l'ombre des camps, et les a organisés de manière thématique. Des voix auxquelles elle a mêlé sa propre histoire.
Venir après. Nos parents ont été déportés, par Danièle Laufer, éd. du Faubourg, 21 €.



•
RCF,

22 avril 2021

Émission « Je pense donc j'agis » présentée par
Melchior Gormand et Stéphanie Gallet
Entretien avec Danièle Laufer



VERBATIMS LIBRAIRES

•

"Écoutez ce qu'elle dit. C'est précieux."

François Wolfermann, Librairie Kléber (Strasbourg)

"Un livre émouvant et bouleversant, un ouvrage essentiel qui interroge avec justesse la mémoire collective et intime. Une réflexion sur la transmission, sur l'héritage familial et son cortège de fantômes familiaux.

Un récit qui vous happe et que vous ne pourrez plus lâcher."

Delphine Desmoures, Librairie des Halles (Niort)

"Alors qu'avec le temps, les rescapés des camps nous quittent, le travail de mémoire touche leurs enfants. Directement concernées, Danièle Laufer a rencontré plusieurs enfants de déportés pour cet essai sur leurs rapports avec leurs parents, leurs héritages, les silences et non-dits, les traumas qui se sont transmis."

Coup de coeur de Laurent, libraire à la Fnac Montparnasse

"Une parole émouvante, touchante de ces héritiers d'une mémoire terrible et nécessaire. Au détour d'une page, surgit le sentiment d'avoir quelque part vaincu le monstre... puisqu'ils sont là L'indicible doit être dit..."

Coup de coeur de Sophie Banet, librairie La tête ailleurs (Paris 11è).

"Avoir eu un parent qui aurait pu être exterminé, être né de cette histoire, n'est jamais anodin et laisse toujours des traces." C'est à une véritable exploration de ces traces que Danièle Laufer se livre ici, à partir de sa propre expérience, en ayant recueilli les témoignages d'une vingtaine de fils et filles de déportés, et en se référant aux travaux de psychologues et de psychanalystes. À l'heure où les derniers rescapés des camps de la mort s'éteignent leurs enfants restituent l'"étrangeté" de situations et de vies familiales déséquilibrées psychologiquement, affectivement, ou socialement. Ils évoquent leur difficulté à assumer leur nouvelle responsabilité : celle de transmettre, à leur tour, cet impossible héritage."

Librairie Le Millefeuille, Jacques Planchon

RENCONTRES ET CONFÉRENCES

•

Le **19 septembre**, débat avec Danièle Laufer à l'occasion du Salon du livre du Mémorial de la Shoah. Rencontre littéraire animée par Nathalie Zajde suivie d'une séance de dédicaces.

Le **19 octobre**, conférence dédicace organisée par le Bnaï Brith France à La Fraternelle, 56 rue des Petites Écuries, 75010.

Le **6 novembre à 14h**, conférence dédicace au colloque «Combattre le mal» avec Etty Hillesum.

Le **7 novembre**, conférence dédicace au KesherDay 2021 à Genève.

Le **9 novembre** à 18h, rencontre dédicace au Cercil à Orléans.

Le **21 novembre**, participation à la 32e Journée de la Culture et du Livre Juifs, à partir de 14h au 11 rue Gaston Caillavet, 75015 Paris.

Le **28 novembre**, participation au salon du Livre de Saint-Maur des Fossés.

Le **5 décembre**, participation au salon de la Wizo à Strasbourg.

Le **15 décembre**, conférence dédicace organisée par la Licra au théâtre des Sablons à Neuilly.

Le **5 ou le 6 juillet**, conférence à l'université d'été de l'ARES (Association pour la Recherche et l'Enseignement de la Shoah) à Marseille.